



A. FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

MES VINGT FRANCS

Par PAUL PARFAIT

(Suite).

C'est Phanor qui marche devant. A présent, je me laisse conduire, abattu, inconscient.

Que m'importe où nous irons ? Je suis mes vingt francs, voilà tout. Je ne me demande pas même si Phanor peut me les rendre. Le mouvement qui m'a jeté à la suite de cette bête d'une façon si ridicule était tout instinctif ; je ne l'ai pas raisonné. Devenu plus calme, je cherche où je vais et ce que je dois attendre. Comment le chien pourrait-il, hélas ! me restituer mon beau louis d'or ? Comment ? Parbleu ! n'était-ce pas tout simple ?

Et au même instant la seule solution possible se présenta à mon esprit. Etrange pensée qui venait s'unir par un lien commun à celle de mes amours !

Il ne fallait donc que de la patience.

—Tôt ou tard, pensais-je en regardant Phanor, la nature doit parler.

Et j'attendais, plein d'anxiété. Et la nature ne parlait pas.

Afin de prêter secours à la nature, je tirai de la poche de derrière qui me restait, un talon de pain, débris d'un déjeuner vivement expédié, puis j'en rompis une bouchée que je tendis à Phanor. Il secoua dédaigneusement la tête en signe de refus. Le misérable n'avait pas même faim ! Je resserrai mon talon de pain sans rien dire. La colère et le désespoir m'étranglaient : J'avais soif.

A ce moment, la valeur d'un verre d'une eau claire et limpide frappa mes regards entre les pierres d'un ruisseau et sec. Phanor s'élança vers cette eau, et j'eus le courage de ne pas la lui disputer.

—Cela le fera peut-être couler ! me dis-je en pensant à la pièce.

Vain sacrifice !

Et nous allions toujours à travers la plaine. Par instants, la figure stupéfaite de Blandine m'apparaissait. Je la revoyais à sa fenêtre, comme au moment où je l'avais quittée d'une manière si étrange ; je la revoyais coiffée, prête à partir ; j'avais son dernier cri dans l'oreille : « Eh bien ! où allez-vous ? » Tout à coup, je ne sais pourquoi, derrière cette image aimée, une autre se dressa, l'image railleuse du voisin à longues moustaches.

Je regardai Phanor avec rage. Nous étions seuls, la campagne était solitaire, j'avais dans ma poche un couteau, et d'ailleurs il ne manquait pas de pierres autour de nous. Je pouvais tuer cette bête. Je crus que j'allais le faire. Phanor tourna vers moi ses grands yeux clairs. Alors j'eus honte de mes pensées. Je pris mon front entre mes mains, et me jetai sur le revers de la route, songeant à quel fil tenu notre bonheur est attaché.

Quand je relevai la tête, Phanor



UNE POSITION CRITIQUE

Le flot monte ; il va falloir s'exéquer.

n'était plus là. J'éprouvai une secousse involontaire. Derrière moi, à cinquante pas, il y avait maintenant deux chiens au lieu d'un. Je ne tardai pas à reconnaître, dans le plus turbulent des deux mon Phanor, qui poursuivait de ses galanteries une jeune chienne.

La demoiselle après avoir présumé par des coquetteries, semblait maintenant vouloir se dérober. Elle avait l'air de vouloir lui dire : « Non, monsieur, je ne vous écouterai point ; vos obsessions sont inutiles. J'appelle si vous ne vous retirez pas. » Mais l'entreprenant Phanor n'était pas, à ce qu'il paraît, gaillard à lâcher pied pour si peu. Il attaqua la belle avec audace, et la belle fuyait. Et Phanor de la poursuivre, et moi de poursuivre Phanor, qui menaçait de disparaître. Sans les circuits dont ils agrémentaient leur course, je n'eusse jamais rejoints les deux chiens. Le hasard nous accula tous trois dans un potager. Je ne me serais peut-être pas aperçu que nous portions le ravage parmi les asperges et les petits pois sans les cris forcenés d'une vieille femme qui sortit d'uneasure voisine.

Du reste, j'étais tout occupé d'atteindre Phanor, qui n'était occupé lui-même que d'atteindre la jeune chienne ; et pendant que la vieille continuait ses cris, nous nous livrions les uns à l'égard des autres, en pleins légumes, à toute sorte de vis-à-vis et de chassés-croisés.

J'ignore combien de temps nous fussions restés dans le potager, si la chienne n'avait pris enfin le parti d'en sortir. Phanor la suivit, et je dé-

talai à mon tour, mais non pas seul. La vieille s'était attachée à moi, unguibus et rostro, des ongles et du bec, car, tout en s'agrippant à mes efforts, elle m'accablait d'injures. Je secouai l'embrassement de cette mégère, et, pour garer mon visage, je la tins en distance en lui serrant les poings.

J'étais depuis un moment dans cette position d'athlète victorieux, et la vieille ne cessait d'appeler à l'aide, quand une voix marmotta derrière moi :

—Hé... mais... ais... c'est mon... mon... c'est monsieur... Tib... Tib...

Dès les premières syllabes, j'avais reconnu le timbre de l'atroce Taupinet, de l'homme aux dicotylédons chez qui mon parrain voulait m'entraîner le matin. Il venait de déboucher de je ne sais quel sentier qui longeait la mesure, et m'avait, hélas ! reconnu par derrière, sans doute à la coiffure si caractéristique dont j'étais affublé.

Pour le coup, je fus atterré. L'idée que, dans quelques instants sans doute, l'homme qui venait de me voir là, et dans l'état où je me trouvais, allait converser avec mon parrain, me fit voir mille bluettes. Je fus près de m'élaner sur le Taupinet en lui criant :

—Tu te trompes, infâme botaniste ce n'est pas moi !

Mais le courage me manqua. Pour échapper, je lâchai les poings de la vieille. Celle-ci qui tirait en arrière de toutes ses forces, alla s'asseoir dans la poussière et M. Taupinet, brusquement attiré dans les jambes

par le moulinet d'un des bras de la bonne femme, fit une cabiole inattendue. C'est de loin que je vis ce petit tableau sur la route, et j'en aurais certainement ri, si je n'y eusse pas joué pour ma part un rôle aussi lamentable.

Pour le moment, le plus pressé était de courir et de courir très fort ; car, de loin la vieille en furie ne cessait de me montrer le poing. C'est ainsi que je pus rejoindre Phanor, qui continuait ses assiduités auprès de la jeune chienne. Tout d'un coup l'objet de sa tendresse sauta par-dessus un fossé ; Phanor le sauta derrière elle, et je la sautai derrière Phanor, pas fâché du tout de voir une grande ouverture béante entre la rançune de la vieille et moi.

Cependant, le fossé sauté, je ne fus pas sans inquiétude.

J'étais dans une propriété privée. On eut été troublé à moins.

Je passai la main sur mon front et m'aperçus, dans ce mouvement, que j'avais laissé mon chapeau sur le théâtre de la bataille.

So présenter nu-tête, avec un pan de moins, débraillé, sans cravate, dans une maison inconnue, pouvait paraître étrange. J'eus envie de resauter le fossé, il me semblait beaucoup plus large qu'auparavant. Le lieu était ombragé. Je m'enfonçai sous les arbres pour chercher une sortie.

Plus attentif à me dérober qu'à rattraper Phanor, je me glissais de massif en massif, quand la vue de deux personnes frappa désagréablement mes yeux. Par bonheur, elles me tournaient le dos.

De ces deux personnes, une seule appartenait à mon sexe. C'était un individu bien frisé, pommadé, vêtu d'un costume en drap de haute fantaisie. Il portait son chapeau de paille à la main, ce qui fait que je voyais admirablement la longue raie qui lui séparait les cheveux avec correction depuis le sommet du crâne jusqu'à la nuque.

A côté de lui marchait une dame qui, du bout de son ombrelle, lui donnait de temps en temps, mais sans mauvaise humeur, de petits coups sur les doigts. Il est vrai que le monsieur les méritait bien. Tantôt c'était la taille de la dame qu'il enlaçait agréablement, tantôt une main qu'il étreignait et tenait appuyée sur ses lèvres.

A voir le sans-façon avec lequel s'accomplissaient tous ses galants manèges, je jugeai aussitôt que j'étais en présence du maître et de la maîtresse de la maison. Pour les éviter, j'obliquai du côté de l'habitation que j'apercevais à travers les arbres ; mais, à ce moment même, un homme à gros favoris noirs parut sur le seuil, se disposant à gagner le parc.

J'étais entre deux feus. Il n'y avait plus à essayer de me cacher. Je tussai très fort pour me faire remarquer. Le couple égaré sous le massif se retourna avec une certaine émotion ; quand à l'homme aux gros favoris, il leva la tête, et, venant à moi me demanda d'une voix brusque :

— Qui êtes-vous ?

La façon dont ces paroles furent prononcées me fit juger du premier coup que j'avais dû me tromper dans mes suppositions relativement au maître de la maison.

— Je vous demande pardon, lui dis-je en balbutiant, je cours après mon chien.

Et je lui expliquai comment Phanor venait de sauter le fossé.

— Où est-il ce chien ? demanda l'homme aux favoris noirs, du même ton bourru.

Justement mes deux chiens vinrent à passer.

— Phanor ! s'écria mon interlocuteur ; c'est Phanor que vous promenez !

Je fis de la tête un signe égaré qui tenait de la négation presque autant que de l'affirmation. Phanor connu dans la maison ! Je me sentais passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Heureusement l'homme aux favoris noirs, qui regardait l'objet des poursuites de Phanor, ajouta :

— Mais, c'est la chienne à Cyprien !

Au même instant, le monsieur et la dame dont j'avais surpris les tendres épanchements débouchèrent dans l'allée. Maintenant ils étaient fort calmes, marchant à distance l'un de l'autre, et la dame n'avait plus besoin, mais plus besoin du tout, de jouer de l'ombrelle.

— Eh ! pardieu ! s'écria mon interlocuteur, voilà Cyprien lui-même.

— On m'avait dit que vous dormiez, fit Cyprien en arrondissant un sourire ; je n'aurais eu garde de vous réveiller.